

# QUEVEN AU FIL DU TEMPS

1933 : Julien Moëlle, le maire, inaugure la mairie, (l'actuelle maison communale) le 17 juillet. D'après le «Nouvelliste du Morbihan», la nouvelle bâtisse remplace l'ancienne qui «se cachait à l'ombre de l'église, loin des regards des touristes (sic!), dans une ruelle menant vers un chemin creux».

Le petit Jean-Louis, quant à lui, a d'autres priorités: à six ans, il s'apprête à faire sa première rentrée scolaire, à l'école St-Méen. Ses sœurs fréquentent l'école St Joseph. Ce choix de l'école privée est une évidence pour la plupart des agriculteurs. L'école publique (l'actuelle école Jean Jaurès) accueille plutôt les enfants des ouvriers de l'arsenal ou des Kaolins. Quant aux rejetons des commerçants, ils se retrouvent, soit à l'école privée s'il s'agit de filles, soit à l'école publique s'il s'agit de garçons: «un pied au paradis et un autre en enfer» pour reprendre l'expression du recteur de Quéven en 1902, l'abbé Plunian. Il est vrai qu'à l'époque et ce depuis les lois de Jules Ferry en 1881 et 1882, les relations sont plutôt tendues entre la République laïque et l'Eglise. Quéven n'échappe pas à la règle. C'est ainsi- et ce n'est qu'un exemple parmi d'autres- que Julien Moëlle, par ailleurs catholique pratiquant, se fait incendier par le journal «le Morbihannais» lors de l'inauguration de l'école publique (Jean Jaurès) au mois d'août 1912: «Cette école sans Dieu a coûté 100000 francs aux contribuables. Elevé dans un établissement libre renommé de notre région, ayant fait éduquer son fils –qui porte la bannière dans les processions- dans une école également libre, M. le Maire de Quéven adhère tardivement à la laïque. Il a enfin jeté bas le masque et s'est définitivement rangé sous le drapeau rouge du briseur de calvaires, le député Nail...». Le journal, comme ses confrères, ne fait certes pas dans la nuance ni le «politiquement correct». Mais il est vrai que, en Bretagne au moins, on est vite classé comme un méchant «calotin» réactionnaire si on fréquente l'école privée catholique et un vilain «communard» révolutionnaire si on s'assoit sur les bancs de l'école publique (encore qualifiée «d'école du diable» par ses adversaires).

La guerre de 14-18 va permettre de relativiser toutes ces tensions franco-françaises, mais la nature reprenant vite ses droits, il n'est pas rare d'entendre, devant les portes des écoles privées, des «croa-croa» imitant le cri du corbeau noir...noir comme l'habit du curé. Et les gamins du privé ne sont pas en reste.

A six ans, Jean-Louis ne s'intéresse pas à toutes ces querelles de «grands». Lui, le petit bretonnant, a assez à faire pour tenter de maîtriser les subtilités de la langue française. Chaque matin, il fait, sabots de bois aux pieds, le chemin de Kergavalan (Kergolan pour les anciens Quévenois) au bourg, qu'il pleuve, qu'il vente ou qu'il fasse un temps splendide. Accompagné de deux grands, âgés de dix et douze ans, Pierre et Robert, il arrive juste à temps pour se mettre en rangs. Le maître fait une rapide et discrète inspection de propreté et tout le petit monde rentre en classe. Prière, appel, instruction religieuse. Puis c'est l'heure du français: lecture, récitation, dictée, rédaction. Mais la religion n'est jamais loin. Il n'est pas rare, dans des exercices sur les adjectifs numéraux, de trouver des exemples tels que «Il y a...personnes en Dieu» ou encore «après avoir créé le monde, Dieu se reposa le...jour». Après le cours de français, c'est l'heure de la gymnastique, suivie de l'histoire et de la géographie. Midi sonne: une petite prière et tous sortent en rangs. Il n'y a pas de cantine municipale ou autre. Il faut donc

se débrouiller comme on peut et puisque Jean-Louis n'habite pas le bourg et qu'il est hors de question de rentrer à Kergavalan à pied, il mange chez un des boulangers de la Grand-Rue. Il se régale de délicieuses tartines de pain et d'une solide soupe. Puis retour à l'école: mise en rangs, prière, calcul et système métrique, lecture, gymnastique, rédaction d'histoire ou tracé de cartes de géographie, leçons de choses (sciences et vie de la terre, comme on dit maintenant) prière et sortie en rangs.

Tel est le quotidien de Jean-Louis, sauf le dimanche et le jeudi, où les élèves «vaquent», comme l'écrit l'inspecteur d'Académie. Le jeudi? C'est le mercredi d'aujourd'hui. Ce jour-là, Jean-Louis s'amuse avec ses petits copains de Kergavalan: à cache-cache, aux billes, à la sarbacane taillée dans un morceau de sureau...voire au lance-pierres, malgré l'interdit familial. Au printemps, tous les garçons vont chercher des nids, collectionnent les œufs. Et de Kergavalan au Scorff, il est facile de gagner «la plage des pauvres» (il y en a au moins deux à porter ce nom dans la commune). Quant aux sœurs de Jean-Louis, elles s'amusent à la corde, à la marelle ou avec une poupée de chiffon.

Mais le congé du jeudi a été mis en place pour permettre à tous les enfants et notamment ceux de l'école publique de suivre les leçons de catéchisme. «Qu'est-ce que Dieu? Qu'est-ce que l'homme? Comment savez-vous que vous avez une âme?» Autant de questions auxquelles il faut impérativement répondre par cœur si l'on veut faire sa première (petite) communion à sept ans et ensuite sa communion solennelle à douze ans.

Douze ans! Nous sommes déjà en 1939. Les menaces de guerre se profilent, de plus en plus persistantes. Mais aujourd'hui, pour Jean-Louis, c'est jour de fête, jour de communion. Il est bien fier avec son habit noir, -son kamaïon – sa chemise blanche et son brassard blanc de communiant. Les filles portent une robe blanche et un voile. Chacun tient un cierge, souvent proportionnel à la richesse des parents ou du parrain et de la marraine. Une procession mène tous les enfants à l'église: les filles de l'école privée avancent les premières, suivies des garçons de St-Méen. Les filles et les garçons de l'école laïque suivent...

La communion solennelle étant un grand jour de fête, Jean-Louis reçoit en cadeau de son parrain un magnifique missel à tranche dorée et sa marraine lui offre un chapelet. Un copieux repas réunit toute la famille à la maison mais il faut se hâter car les vêpres de 15h. sont incontournables.

Jean est par ailleurs un brillant élève. Il n'a pas traîné en chemin et la même année que sa communion, il passe et obtient son certificat d'études au chef-lieu du canton, Pont-Scorff. Comme il fréquente l'école privée, il passe aussi son certificat libre.

1940: 22 juin: un drôle d'été commence. Ce jour-là l'armée allemande défile à Quéven. Les occupants investissent, entre autres, les locaux scolaires. L'école des filles de St Joseph est partagée entre la Wehrmacht au rez-de-chaussée et les classes des filles à l'étage. L'école St-Méen est totalement occupée et les garçons de M. Molinier se replient dans un local annexe du «château» de Melle Le Moing. L'école publique est aussi réquisitionnée par les Allemands. Il reste une classe pour les filles. Les garçons se rendent à l'école dans des bâtiments de ferme à Kerzec: «l'université» de Kerzec, chère à plus d'un Quévenois, encore aujourd'hui.....

Pour le comité historique : *Jean LE BIHAN*